



Les trois frères

Tre fratelli

de Francesco Rosi

fiche technique

ITALIE 1981 1h50

Réalisateur :

Francesco Rosi
d'après la nouvelle
de Platonov "Le troisième fils".

Scénario et adaptation :

**Francesco Rosi et
Tomino Guerra**

Musique :

Piero Piccioni

Interprètes :

Charles Vanel

Philippe Noiret

Michele Placido

Vittorio Mezzogiorno



Résumé

Un éducateur pour jeunes délinquants; un ouvrier menacé de chômage; un juge craignant un attentat. Tels sont ces trois frères. A l'occasion du décès de leur mère, ils se retrouvent dans une bourgade de l'Italie du Sud. Et leur père, un vieux paysan, les accueille dans la maison familiale.

Réunion douloureuse, mais aussi, pour chacun, l'occasion de dresser un bilan. Souvenirs d'enfance, déboires sentimentaux, litiges professionnels sont évoqués tour à tour. Sans oublier le terrorisme, qui obsède le magistrat.

*Documentation Théâtres des Arts
Cergy-Pontoise*

Critique

La réalité politicosociale de ces dernières années est devenue si complexe (gouvernement cahotique, Brigades rouges, affaire Moro, scandale Sindona, Loge P. 2, etc.) qu'il devient extrêmement difficile de vouloir l'analyser. Il y avait pourtant fort à parier que tôt ou tard Rosi, observateur attentif et témoin scrupuleux de la société italienne, nous aurait proposé un film sur le présent. Il s'y est essayé avec *Tre fratelli* (*Trois frères*, 1981).

L'histoire s'inspire librement d'un récit de Trifonov. A l'occasion de la mort de leur vieille mère, trois frères se retrouvent pour quelques heures dans leur village natal, au fin fond du Sud. Ils vivent depuis des années transplantés dans le Nord: Raffaele (Noiret) est juge à Rome, Rocco (Mezzogiorno) est éducateur dans un établissement à Naples, le dernier, Nicola (Placido), est ouvrier chez Fiat. Retrouvant leurs racines, celles d'une culture paysanne empreinte de noblesse mais ensevelie

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



par l'oubli le vieux père, Charles Vanel, erre dans la ferme tel un phantasme), Rocco et ses frères éprouvent le besoin de se parler, de faire le point. Au centre de leurs discours, de leurs problèmes (la nuit, désirs et peurs se métamorphosent en cauchemars), bouleversements de l'Italie d'aujourd'hui: crise de la famille (Nicola, marié depuis peu, est déjà séparé), négligence criminelle de l'État vis-à-vis de l'enfance à Naples, violence dans les usines, terrorisme, etc.

Au risque d'apparaître un peu schématique et un peu naïf (cf. l'épisode où les enfants, balai en main, font le vide de tous les maux de l'humanité: seringues, uniformes, armes, grilles de prison), Rosi essaie d'apporter des réponses extrêmement claires à ces problèmes, un peu comme le fait Wajda dans *L'homme de fer*. "Pour changer l'Etat, il faut le réformer, non le détruire, dit le juge au plus jeune de ses frères, la terreur détruit la confiance et la démocratie... Tant que la folie terroriste continue à faucher des victimes, la corruption et les scandales passent au second plan. Les terroristes veulent conduire le pays à la désagrégation, c'est-à-dire au fascisme." Admirable lucidité; mais dans ce film à deux faces, le témoignage politique et objectif du cinéaste ne coexiste pas toujours de façon harmonieuse avec la veine lyrique et intimiste du poète qu'il sait parfois être: l'alternance de séquences contemplatives (le pèlerinage de la petite fille, le vieux père) et didactiques nous semble parfois artificielle. Le film en dit plus par les silences que par les mots. Il est encore trop tôt, de toute façon, pour savoir si *Tre fratelli* marque les débuts d'un Rosi nouveau style, plus intimiste. Reconnaissons lui le mérite d'avoir osé se mesurer avec lui-même, une fois de plus. Tenter de

rendre allégoriquement la confusion des années 80 était certes plus difficile que d'illustrer le beau livre de Levi.

S'il n'existait pas de cinéaste tel que Rosi, en Italie, il faudrait l'inventer. Si la conscience sociale, civile, politique du pays a acquis une certaine maturité lors de ces vingt dernières années, le mérite en revient aussi à cet auteur qui, mieux qu'aucun autre, a su raconter aux Italiens la véritable histoire de l'Italie. Interpeller Rosi sur ses films, c'est l'inviter à évoquer trente ans d'histoire nationale.

—*Tre fratelli est votre première chronique familiale. Vous abordez l'actualité de l'intérieur, cette fois, par le "privé".*

—Depuis très longtemps, je nourris cette aspiration de raconter l'histoire d'une famille, où les actes privés des différents membres sont déterminés et conditionnés par les événements publics. Une histoire reprenant le thème des films précédents, qui révèlent plus ou moins certains épisodes de la vie de notre pays. Ce film, je l'ai avant tout conçu avec l'idée de le dédier aux pères et aux fils, et par conséquent aux mères et aux filles. En bref, à la grande masse du public, car chacun de nous est père ou fils. Celui qui n'est pas père connaît, en tant que fils, tout ce que cela comporte et suppose de responsabilité et d'amour, aujourd'hui comme hier.

Ce film est aussi un message de confiance et d'espoir. C'est tout au moins dans cet état d'esprit que je l'ai conçu et réalisé aux côtés de Tonino Guerra, qui en a rédigé la trame, et de mes collaborateurs. Un message de confiance et d'espoir où triomphe la raison et qui nous

permette de récupérer ces sentiments et ce sens commun dont nous avons tous besoin pour ne plus vivre et lutter seuls. Ce film est surtout et avant tout une victoire de la vie sur la mort. Chacun de nous, je le pense et je l'espère, pourra se reconnaître dans les personnages. Moi-même je me suis identifié à chacun d'eux: du vieux patriarche, à la fillette, en passant par le juge, le précepteur, l'ouvrier, la vieille mère, les femmes, la fiancée, l'ami professeur resté au pays qui préserve jalousement l'authenticité d'une culture qu'il souhaiterait ne jamais voir succomber. Enfin, ce film est en quelque sorte un soupirail que l'on ouvre sur notre société contemporaine, sur la dure réalité quotidienne qui fait de nous aussi bien des coupables que des victimes. Présenter la chronique d'une famille, dans une période aussi tourmentée que celle que nous traversons, m'a semblé une excellente occasion pour nous amener à réfléchir sur nous-mêmes et sur ce qui nous entoure.

—*Vous confrontez cinq générations dans le film, et pour la première fois vous jouez avec le passé (la mémoire) et l'avenir (les rêves). Ces sauts de temps vous ont-ils posé des problèmes ?*

—Le vrai protagoniste du film, c'est le temps (c'est la première interprétation que l'on peut en faire): le temps que nous vivons aujourd'hui, celui que nous avons vécu hier, celui que nous pouvons espérer vivre demain, tous ces temps étant liés entre eux. Le film se déroule en fin de compte en quarante-huit heures, au maximum.

Mais les histoires de ces personnages sont présentées à travers un entrelacement qui mêle le passé de chacun d'entre eux, surgissant du fond de leur mémoire, et la prévi-

sion d'un éventuel avenir. Voilà en quoi on peut dire que le temps est le protagoniste du film. J'ai trouvé naturel d'aller d'avant en arrière dans le temps parce que ce mouvement était naturel aux personnages. Pour moi, tout était très fluide. Les changements de temps ne m'ont donc posé aucun problème.

Aldo Tassone
Le Cinéma italien parle

Le Réalisateur

Le plus doué des réalisateurs de sa génération. Il a fait patiemment ses armes, après ses études de droit, comme assistant de Visconti (*La terre tremble*), d'Emmer, Antonioni Monicelli, etc., ainsi que comme coscénariste. Né à Naples, il sait ce dont il parle lorsqu'il évoque les multiples visages du banditisme (*Salvatore Giuliano*), de la mama (*Lucky Luciano*), des milieux d'affaires (de *Main basse sur la ville* à *Mattei*), des formations de droite (*Cadavres exquis*). Cinéaste engagé, il sait éviter le plus souvent un manichéisme simpliste en présentant des films-dossiers, films d'enquêteurs ou de journalistes à la recherche d'une vérité qui peut n'être pas toujours bonne (cf. la fin de *Cadavres exquis*: le parti communiste n'approfondit pas la version officielle de la mort du juge et de son secrétaire général, car la vérité n'est pas toujours révolutionnaire). On se laisse séduire par la rigueur de la méthode, le souci de l'exactitude (ressemblance des acteurs avec les personnages historiques qu'ils incarnent), la qualité de l'image, la remarquable direction des acteurs (Alain Cuny est éblouissant dans le rôle de l'officier des *Hommes contre*). Les films de Rosi sont des "procès ouverts" mais conduits selon une méthode personnelle. *Carmen*, l'opéra filmé de Bizet, constitue une parenthèse dans une œuvre austère et exigeante.

Dictionnaire des réalisateurs
Jean Tulard

Filmographie

La sfida

(Le défi, 1957)

I magliari

(1959)

Salvatore Giuliano

(Salvatore Giuliano, 1961)

Le mani sulla città

(Main basse sur la ville, 1963)

Il momento della verità

(Le moment de la vérité, 1964)

C'era una volta

(La belle et le cavalier, 1966)

Uomini contro

(Les hommes contre, 1970)

Il caso Mattei

(L'affaire Mattei, 1971)

Lucky Luciano

(Lucky Luciano, 1973)

Cadaveri eccellenti

(Cadavres exquis, 1975)

Cristo si è fermato a Eboli

(Le Christ s'est arrêté à Eboli (1979)

Tre fratelli

(Trois frères, 1981)

Carmen

(1984)

Chronique d'une mort annoncée

(1987)

Dimenticare Palermo

(Oublier Palerme, 1990).